

EN LIBRAIRIE AU  
CANADA LE 19 MARS 2024



LE LIVRE ÉVÉNEMENT  
POUR COMPRENDRE NOTRE ÉPOQUE !

## ILS VIVENT LE SIÈCLE DES HASHTAGS AUX RÉVOLUTIONS



**MÉLANIE LOISEL**  
est journaliste,  
spécialiste en relations  
internationales.  
Installée à Montréal,  
elle a réalisé de  
nombreux reportages  
au Canada et à l'étranger  
pour plusieurs médias.  
Elle a notamment  
publié, chez le même  
éditeur, *Ils ont vécu le  
siècle. De la Shoah à la  
Syrie* (2015).

Lire ce livre, c'est prendre le pouls du monde, et ce n'est pas rien - surtout en ce moment ! Mélanie Loisel est stupéfiante : elle nous emmène à la rencontre de personnalités diverses, issues des quatre coins du globe, engagées pour des causes essentielles, luttant pour leur survie parfois. Elle en a rencontré la plupart, certains entretiens ont été faits par visio. Tous font preuve d'une humanité rare, ce sont à de vraies rencontres que l'on assiste, et j'ai envie de dire, auxquelles l'on *participe*, car nous avons l'impression d'être devenus les dépositaires de ce récit, de cette confiance, de ce cri parfois de rage ou de désespoir, mais aussi - presque toujours - de cet espoir qui résiste, qui se renforce, qui se partage. Il faut lire ce livre, il faut l'offrir, parce qu'il faut comprendre notre époque, parce qu'il faut se rappeler que l'humanité n'est qu'une, et que nous devons être ouverts, concernés, solidaires. Engagés.

MANON VIARD, ÉDITRICE

# 30 TÉMOIGNAGES

## **John Achkar**

Militant de la révolution libanaise  
et organisateur civil des secours après l'explosion du port de Beyrouth

## **Jamilah Afghani**

Présente à l'arrivée des Talibans et organisatrice du Réseau des femmes afghanes

## **Lubna Al-Kanawati**

Militante qui a aidé dès le début de la guerre en Syrie à acheminer l'aide humanitaire  
et directrice du réseau femmes syriennes

## **Omar Alshogre**

Survivant - Emprisonné pendant 3 ans

## **Sophie Beau**

Co-fondatrice et directrice générale de l'ONG SOS Méditerranée

## **Rowaida Begum**

Survivante - A passé deux mois en mer avec son bébé

## **JoAnne Bland**

Participante à la Marche de Montgomery

## **Oleksander Budko**

Survivant - Soldat blessé lors de la bataille de Kharkiv

## **Joan Carling**

Grande militante philippine écologiste qui défend les droits des peuples autochtones

## **Nicholas Christakis**

Docteur et sociologue reconnu aux USA pour l'analyse des impacts de la COVID

## **Patrisse Cullors**

Fondatrice du mouvement Black Lives Matter avec Alicia Garza et Opal Tometi

## **Dilveen**

Esclave ISIS - Survivante

## **Shirin Ebadi**

Prix Nobel de la Paix et célèbre militante iranienne

## **Merle Hoffman**

Célèbre militante, elle a mis sur pied la première clinique d'avortement aux USA

## **Zahra' Langhi**

Conseillère au Dialogue national libyen et fondatrice de la plateforme lybienne  
des femmes pour la paix

## **Carmen Lau**

Organisatrice des manifestations de Hong Kong

## **Muna Luqman**

Fondatrice de Food4Humanity et militante de la paix

## **Yanar Mohammed**

Cofondatrice et présidente de l'Organisation pour la liberté des femmes en Irak,  
féministe irakienne la plus connue à l'échelle internationale

## **Sandra Muller**

Instigatrice du mouvement Balance ton porc

## **Mohamadou Ould Slahi**

Survivant - Prisonnier pendant 14 ans

## **Marina Ovsyannikova**

Journaliste russe qui a confronté Poutine en brandissant une pancarte à la télé

## **Yuliia Paeveska**

Célèbre combattante médicale qui a filmé ses interventions à Marioupol  
et qui a été capturée par les Russes ; Fondatrice du service «Taira's Angels»

## **Maung Saungkha**

Chef de commandement de l'armée de libération du peuple Bamar,  
joint dans la jungle

## **Shaparaksa Shajarizadeh**

Militante vétérane contre le port du voile

## **Christiane Taubira**

Politicienne, écrivaine et grande défenseur française des droits humains

## **Mihrigul Tursun**

Survivante des camps de concentration

## **Maria van Kerkhove**

Responsable technique de la gestion de l'épidémie de Covid-19 à l'OMS

## **Zainab Waheed**

Jeune activiste de 18 ans pour le climat au Pakistan

## **Gapani Yanga**

Parente dont l'un des membres de la famille a été enlevé par Boko Haram

## **Lun Zhang**

Organisateur des manifestations de la Place Tiananmen

# 2005

## LUTTE CONTRE LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

ZAINAB WAHEED,

MILITANTE POUR  
LE CLIMAT

Islamabad, Pakistan,  
juin 2023

Zainab Waheed est née en 2005, au début de ce siècle. Originaire du Pakistan, elle est une militante environnementaliste déjà bien connue dans son pays, où ses efforts portent sur la mobilisation et l'éducation des populations défavorisées aux enjeux du changement climatique. Elle est actuellement représentante du Pakistan auprès de Force Jeunesse des Nations unies et de l'UNICEF en Asie du Sud.

**ML – Zainab, ce livre commence avec vous parce que vous avez eu 18 ans cette année. Vous êtes jeune, pleine d'énergie et vous représentez l'une des voix de ce XXI<sup>e</sup> siècle. Vous êtes une militante écologique très engagée, notamment dans la sensibilisation des communautés vulnérables du Pakistan, l'un des dix pays les plus exposés aux changements climatiques dans le monde. Quel a été l'élément déclencheur de votre militantisme ?**

ZW- Je suis née et j'ai été élevée au Pakistan. J'ai donc grandi en voyant les impacts des changements climatiques sur ma communauté. Ma famille vient d'un village éloigné du nord du Pakistan, où la population dépend principalement du *kathay*, ce qui signifie « ruisseaux de l'eau de pluie » dans la langue hindko. J'ai vu à quel point la baisse des précipitations réduisait le débit de l'eau dans le *kathay*, avec pour conséquence que les villageois avaient moins d'eau pour leurs cultures. J'ai compris que les changements climatiques étaient ainsi

inextricablement liés aux moyens de subsistance des populations. Ils ne sont pas seulement un problème environnemental, mais le début d'un processus qui engendre la faim, la pauvreté, la maladie et des déplacements de populations. Ils causent de la souffrance et de l'injustice sociale, et pas uniquement au Pakistan. Autour de nous, nous en voyons les effets en Afghanistan, en Inde, où les populations souffrent énormément des effets négatifs du changement climatique.

**ML - Quand avez-vous commencé à vous impliquer concrètement pour le climat ?**

ZW – Lorsque j'avais 13 ans, l'ambassade d'Allemagne au Pakistan a organisé une campagne de sensibilisation sur le climat. C'est à ce moment que j'ai eu le déclic : je me suis dit qu'il fallait que je fasse quelque chose. Certes, les changements climatiques affectent d'abord des pays comme le mien, qui sont plus sujets aux intempéries et plus fragiles devant elles, mais ils ne surviennent pas seulement dans des pays en développement. Aux États-Unis et en Occident, leurs effets se manifestent aussi. Nous ne pouvons pas rester passifs, et c'est pourquoi la lutte contre les changements climatiques est devenue ma passion. J'ai commencé à collaborer avec d'autres jeunes, des enseignants, des chercheurs et des militants. Ensemble, nous réfléchissons aux meilleures façons de sensibiliser les populations et de formuler nos messages pour leur donner plus d'impact. Avec leur soutien, j'ai depuis organisé des séminaires, des marches, ou des manifestations. En 2021, j'ai assisté à ma première conférence internationale sur le climat et je n'ai plus jamais arrêté ! J'ai participé à de nombreux colloques et conférences ces dernières années. Je m'informe, j'apprends, et je me suis beaucoup intéressée à la plantation et à la déforestation.

**ML – Vous entrez à peine dans l'âge adulte. Votre génération est consciente des risques liés aux changements climatiques. Dans un pays en développement comme le vôtre, aux prises avec la pauvreté, avec les inégalités, et faisant face à une certaine répression dans l'espace public, peut-il exister un mouvement environnemental important ?**

ZW – Les changements climatiques ne sont pas encore un sujet « chaud » au Pakistan, sans vouloir faire de mauvais jeux de mots. Ce n'est pas la première préoccupation de la population. Les jeunes militants qui, comme moi, sont instruits et œuvrent pour la justice climatique ont une très bonne compréhension des enjeux, mais les jeunes qui n'ont peu ou pas d'éducation en comprennent difficilement toute la portée. C'est pour cette raison que j'ai commencé à faire de la sensibilisation dans les madrasas, des écoles informelles islamiques fréquentées par quatre millions de jeunes Pakistanais. Je contacte des écoles pour aller discuter avec eux des enjeux climatiques et les préparer aux catastrophes naturelles. Cette collaboration avec les leaders religieux dans les madrasas est importante puisqu'elle me permet d'atteindre les jeunes filles, qui sont généralement très peu scolarisées. Face à une femme, elles posent plus librement des questions. Elles sont très intéressées et leurs questions sont pertinentes.

**ML – C'est en soi un bon début puisque s'il est difficile d'être un militant au Pakistan, et ce, peu importe la cause, il est encore plus difficile d'être une femme militante. N'avez-vous pas peur, parfois, de prendre la parole ?**

ZW – Jusqu'à présent, les autorités ne ressentent pas le besoin de censurer ou d'essayer de faire taire les militants environnementaux

puisque les discours sur le climat sont rares. Personnellement, je me sens encore en sécurité dans le pays. Notre mouvement ne risquant pas de causer des troubles dans le pays ou de déstabiliser le pouvoir, nous ne sommes pas menacés ni arrêtés pour nos discours. La population peine à comprendre qui sont les vrais responsables de notre désastre environnemental. Lorsque nous défilons dans la rue, nous ne sommes pas toujours pris au sérieux, et c'est encore pire pour une femme. Lorsque je manifeste pour le climat, je suis souvent mal perçue et critiquée, parce qu'une femme ne doit pas crier en public.

**ML – L'incompréhension sur les changements climatiques est profonde dans votre pays, même si vous en faites les frais. Les deux raisons principales sont d'une part qu'une grande partie de la population est analphabète, et d'autre part que le message n'est pas exprimé dans les langues locales. Comment arrivez-vous à toucher ces populations vulnérables ?**

ZW – L'inclusivité linguistique est mon grand cheval de bataille dans ma lutte écologique. Au Pakistan, la langue nationale est l'ourdou, mais nous avons cinq provinces qui ont chacune une langue différente. Certaines villes et districts ont aussi leur propre dialecte. C'est pourquoi je suis très sensible à la diversité linguistique. Notre mouvement pour la justice climatique serait injuste si nous n'incluons pas tout le monde. Pour éviter qu'une partie de la population soit isolée et mise de côté, nous avons le devoir de communiquer dans sa langue. Au Baloutchistan, par exemple, situé dans la partie la plus à l'ouest et très affecté par les changements climatiques, la population locale a le droit de connaître les causes de la hausse des catastrophes naturelles dans sa région. La langue ne doit pas être une barrière. La population a non seulement le droit

d'être informée dans sa langue, mais aussi celui d'exprimer avec elle ses inquiétudes, son étonnement, sa leur colère. Autrement, nous créons de grandes injustices sociales. Il est impératif d'adapter nos discours à la réalité du terrain.

**ML- À la barrière de la langue s'ajoute la pauvreté extrême. Comment intéresser une population déjà en proie à de nombreux problèmes socio-économiques?**

ZW – C'est une question fondamentale et souvent soulevée. Bien sûr, un père de quatre enfants qui travaille toute une journée pour un salaire minable dans des conditions précaires, comme c'est souvent le cas au Pakistan, n'a pas envie d'entendre parler des changements climatiques en rentrant chez lui. Non seulement il ne veut rien savoir, mais en plus, il n'en est pas la cause, alors il ne faut pas s'attendre à ce qu'il fasse quoi que ce soit pour sauver la planète. Ce n'est pas aux populations pauvres que nous devons demander d'agir. La responsabilité incombe à ceux qui causent ce réchauffement et qui ont les ressources nécessaires pour agir. Nous le savons, les industries qui recourent aux énergies fossiles sont les principales responsables du réchauffement climatique. Ce sont à elles et aux gouvernements que nous devons demander des comptes. Malheureusement, bien que les scientifiques aient démontré le réchauffement, les politiciens des pays occidentaux élaborent des traités non contraignants et nous font de vagues promesses. Quant aux industries d'énergies fossiles, elles préfèrent injecter des milliards de dollars dans des campagnes de propagande niant le réchauffement climatique. Les militants du climat n'ont alors pas d'autre moyen que d'exercer des pressions pour obtenir une plus grande justice climatique.

**ML – Votre pays a fait face à des inondations catastrophiques en 2022. Du jamais-vu. Un tiers du Pakistan s'est retrouvé sous l'eau après des pluies de mousson diluviennes. Pouvez-vous nous donner une idée de l'ampleur de cette catastrophe dont on dit qu'elle a été amplifiée par le réchauffement climatique ?**

ZW – Les inondations que nous avons connues ont été sans précédent. Mille sept cents personnes ont été tuées et trente-trois millions de personnes ont été touchées, dont 16 millions d'enfants. Des milliers d'établissements de santé ont été endommagés, dans un pays déjà en manque de ressources médicales. Notre bétail a péri, nos infrastructures essentielles ont été anéanties et plus d'un million de maisons ont été détruites, causant une immense vague de migration dans le pays. Cette catastrophe a appauvri une population vivant déjà dans l'extrême précarité, avec des effets collatéraux inacceptables. Certaines familles ont dû vendre leurs jeunes filles pour réussir à vivre. Nous ne nous sommes pas relevés de ces inondations meurtrières et nous sommes à la merci d'autres catastrophes climatiques qui peuvent survenir, comme des vagues de chaleur, des glissements de terrain, des cyclones, des sécheresses ou des inondations soudaines.

**ML- Face à cette réalité incontestable, dans quelle mesure le gouvernement pakistanais contribue-t-il à la lutte contre les changements climatiques ?**

ZW – Sur la prévention des conséquences des catastrophes, j'ai l'impression que le gouvernement pakistanais a fourni un effort en matière de justice climatique. Dans notre pays, plusieurs villes ont des infrastructures datant de quelques siècles. Elles sont

plus fragiles, moins résistantes face aux vagues de chaleur et aux inondations. J'ai même lu que certaines d'entre elles avaient été construites par les Britanniques, mais n'avaient pas été habitées à l'époque parce que la chaleur y était insupportable l'été. Avec le temps, ces villes se sont peuplées, mais leurs populations sont désormais les premières victimes des intempéries puisque les infrastructures n'y sont pas adaptées depuis fort longtemps. Par conséquent, le gouvernement pakistanais a pris des mesures pour trouver des fonds internationaux qui seraient affectés au déplacement de certaines infrastructures hors de la zone critique des inondations, mais un tel déplacement demande énormément d'argent et de temps. Il faut reconnaître qu'un effort a été fait. Le gouvernement pakistanais a cependant encore beaucoup à faire pour défendre les intérêts du pays en matière climatique. Sur la scène internationale, il devrait être plus présent lors des Conférences des parties (COP). Lors de la dernière COP, je n'ai lu aucun article sur la représentation du gouvernement pakistanais à la conférence. Je n'ai vu qu'un seul grand titre relatant la participation du ministre des Changements climatiques à cette COP. Nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas nous faire entendre lors de ces réunions internationales qui sont déterminantes pour notre avenir.

**ML – Lors de la COP 27 en Égypte<sup>1</sup>, les pays occidentaux ont signé une entente pour créer un fonds afin d'aider les pays pauvres qui n'ont pas été de grands générateurs de gaz à effet de serre ces dernières décennies. Le Pakistan pourrait bien sûr bénéficier de ce fonds, le hic est que les pays occidentaux ne s'entendent pas sur**

---

1. À Sharm El Sheikh, en novembre 2022.

**leur contribution. Croyez-vous que vous en recevrez un jour une aide financière ?**

ZW – Le problème est là. Les pays occidentaux font des promesses sans les tenir, et l'argent se fait attendre. Par ailleurs, l'aide internationale ne donne pas toujours les résultats escomptés. Notre pays est un cas d'étude depuis des années pour évaluer le risque de destruction. Lors de la COP 15 à Copenhague, en 2009, une aide annuelle de 100 millions de dollars nous a été promise, mais nous ne savons pas ce qui en a été fait. Et si cette aide arrive sous forme de prêt, comme souvent, cela ne fait qu'augmenter notre dette.

**ML – Pensez-vous que la tenue de toutes ces COP, nous en sommes rendus à la vingt-huitième, fait vraiment une différence ?**

ZW – Ces rendez-vous internationaux sont devenus des opportunités de réseautage entre les pays, mais ce sont surtout les pays occidentaux qui dominent les discussions. Ce sont eux qui déterminent comment doit se faire le « financement climatique » en comptant sur des instruments financiers tels que les prêts, les investissements et les assurances. Malheureusement, ces mécanismes financiers n'aident en rien les pays pauvres. Lors des inondations au Pakistan en 2022, les pays occidentaux se sont contentés de nous envoyer une aide financière et matérielle temporaire pour se donner le beau rôle sans s'attaquer à la cause profonde de notre vulnérabilité climatique. Cette façon de faire est dangereuse puisque les pays pauvres se retrouvent dans la position d'attendre les catastrophes avant de pouvoir bénéficier d'une aide internationale qui, évidemment, n'est que ponctuelle et jamais substantielle.

**ML – Selon vous, quelles seraient les actions les plus urgentes à mettre en place ?**

ZW – Nous avons d’abord besoin de clarifier les définitions, de normaliser les méthodologies et de déterminer en quoi consiste réellement le financement climatique si nous voulons vraiment nous attaquer à la crise. Le manque de cohérence cause parfois des revendications exagérées et peut nuire à la création de ces fonds d’aide pour l’atténuation et l’adaptation aux changements climatiques dans nos pays. Mais il est aussi urgent de donner une place aux jeunes pour diriger des projets en matière de justice climatique. Nous avons le potentiel, le talent, l’énergie et les connaissances pour trouver des solutions durables. Malheureusement, les gouvernements et les dirigeants actuels font la sourde oreille à nos revendications. Nous assistons à leurs présentations, les écoutons pendant des heures, mais lorsqu’ils ont fini leur discours, ils ne sont pas disposés à répondre à nos questions, à nous écouter, à entendre nos propositions. Ils ne prennent même pas le temps de s’arrêter. Je me demande pourquoi les politiciens ne nous font pas plus confiance et nous écartent des cercles décisionnels. Il est impératif de siéger dans les grands comités et d’avoir une tribune. Notre parole devrait avoir du poids dans la prise de décisions. Il s’agit de notre avenir, après tout.

**ML – À défaut d’avoir l’attention des dirigeants, vous avez toutes les technologies pour vous faire entendre. N’avez-vous pas déjà une grande force de frappe à travers les réseaux sociaux pour vous mobiliser et faire progresser votre cause?**

ZW – Certainement. Les médias sociaux sont notre outil le plus puissant. Ils permettent aux militants de s’organiser, de communi-

quer rapidement entre eux et de se mobiliser. C’est un bon moyen d’appeler au changement, de mettre de la pression, et de marteler aux industries des combustibles fossiles qu’elles doivent agir parce que ce sont elles qui ont le pouvoir de limiter le réchauffement en diminuant leurs émissions de gaz à effet de serre.

**ML – Les dirigeants des industries et les gouvernements sont évidemment bien conscients du réchauffement de la planète. De nombreux intérêts économiques, financiers et géopolitiques peuvent expliquer leur inaction ou, du moins, leur lenteur. Faut-il en venir à prendre des actions extrêmes pour les faire réagir ?**

ZW – Il faut d’une façon ou d’une autre arriver à parler davantage des changements climatiques. Je reconnais que je ne suis pas contre des actions qui peuvent sembler extrêmes – je pense à ceux qui ont lancé de la soupe aux tomates sur des tableaux. Si nous obtenons 90 % de critique, nous gagnons quand même 10 % d’attention, c’est toujours cela de pris. Je suis donc assez sympathique à l’égard des militants plus extrémistes parce que je peux comprendre leurs frustrations. Nous sommes frustrés, anxieux et nous craignons pour notre avenir. Dans le nord du Pakistan, les changements climatiques font des ravages et la population n’a rien fait pour mériter de souffrir alors que notre pays est responsable pour moins d’un pour cent des émissions de gaz à effet de serre dans le monde.

**ML – Si vous aviez un message à lancer à la communauté internationale, quel serait-il ?**

ZW – Nous avons peur, et s’il vous plaît, écoutez-nous. Nous avons des solutions, nous avons des propositions à vous faire, nous avons

# 2014

le potentiel d'utiliser nos forces pour faire face aux changements climatiques. Je suis sûre qu'ensemble, nous pouvons y arriver. Ma génération est la première génération à vivre concrètement les effets du changement climatique au xxi<sup>e</sup> siècle, alors elle ne peut pas être tenue à l'écart des discussions. Nous devons être au cœur de la prise de décision. L'horloge tourne, et il reste peu de temps pour limiter le réchauffement à +2 °C en 2050. Nous ne pouvons pas nous permettre d'augmenter au-delà la température mondiale si nous voulons préserver la biodiversité et assurer la survie humaine. Je crois qu'il est encore temps, nous avons seulement besoin de volonté.

## GÉNOCIDE DES YAZIDIS

### TÉMOIGNAGE DES FEMMES YAZIDIENNES, SURVIVANTES DES PERSÉCUTIONS D'ISIS

**Toronto, Canada, août  
2023**

*Le 3 août 2014, les djihadistes du groupe État islamique ISIS frappent fort dans la ville de Sinjar et les villages environnants, au nord-ouest de l'Irak où habitent les communautés yazidiennes. Cette minorité religieuse est persécutée et massacrée en quelques jours. Des dizaines de milliers de personnes sont capturées, tuées, torturées ou vendues comme esclaves. ISIS considère les Yazidis comme des mécréants, adorateurs du diable, ce qui va à l'encontre de leur islam radical.*

**ML – Hadya, nous sommes réunies aujourd'hui dans votre petite maison au nord de Toronto, au Canada, où vous avez trouvé refuge il y a environ cinq ans. Vous êtes la mère des six enfants qui habitent avec vous, dont votre fille Dilveen, 19 ans. Adeb, vous êtes la sœur de Hadya, et vous vivez aussi avec elles et votre mari. Vous avez toutes été traitées comme des esclaves par les djihadistes d'ISIS. Vos histoires sont difficiles à raconter, et votre courage d'en faire part mérite notre respect.**

**Le 3 août 2014, votre vie a complètement basculé. Des combattants djihadistes du groupe de l'État islamique (ISIS) sont arrivés en trombe dans votre village situé à une vingtaine de minutes de la ville de Sinjar. Que s'est-il passé ?**

Hadya – Cette journée est la pire de leur vie pour tous les Yazidis. C'était une journée comme les autres, nous étions en famille, heureux et sans trop de tracas. Nous avons déjà entendu parler d'ISIS, mais jamais au grand jamais nous

n'aurions pu s'imaginer ce qui allait se passer. Encore aujourd'hui, c'est difficile d'accepter la réalité de la violence exercée contre les Yazidis. Sans qu'on s'y attende, plus d'un millier de combattants d'ISIS sont arrivés, armés jusqu'aux dents, dans notre village. Les hommes ont tenté tant bien que mal de se battre contre eux, de les repousser le plus possible, dans l'espoir de permettre aux femmes et aux enfants de s'enfuir, mais sans grand succès. ISIS nous a pourchassés dans les rues, ils tiraient sur tout le monde, certains avaient des machettes, et ils nous ont tous capturés en divisant les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Ils ont attaché les mains des hommes derrière leur dos et leur ont mis un sac sur la tête. Devant nos yeux et ceux des enfants, ils les ont tous fusillés. Mon mari et un de ses cousins étaient parmi eux...

**ML – Dans ce grand chaos, réalisiez-vous tout ce qui se passait ?**

Hadya – Tout allait trop vite. Les enfants étaient horrifiés, je venais de voir mon mari se faire tuer brutalement, et ils ont embarqué toutes les femmes et les enfants à l'arrière d'un camion pour nous emmener dans un grand bâtiment. Le jour suivant, ils nous ont transportés jusque dans la ville de Mossoul en Irak. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait, du sort qu'ils nous réservaient. Deux jours après leur rafle, ils sont venus prendre les jeunes filles et les jeunes garçons pour les enrôler dans des camps militaires et les entraîner à tuer. Ils sont partis avec ma petite Dilveen qui n'avait que huit ans.

**ML – Huit ans... C'est déchirant, et vous n'aviez en plus aucune idée des intentions d'ISIS.**

Hadya – Le cœur d'une mère se tord lorsqu'elle est séparée si brutalement de sa petite fille. Ces hommes qui nous gardaient détenues

étaient tellement violents et effrayants ! Je ne savais même pas où ils l'emmenaient. Les hommes d'ISIS ont commencé chaque jour à venir chercher des femmes de force, à nous acheter ou à nous échanger, parfois pour une cigarette, un briquet, ou l'équivalent de 25 cents. Si les femmes étaient belles, jeunes, célibataires, elles valaient plus cher et étaient plus convoitées. Nous étions marchandées et vendues comme des esclaves aux djihadistes qui se servaient allègrement de nous.

**ML – Lorsque vous étiez « achetées », comment étiez-vous traitées ?**

Adeba – Moi, je vais vous le dire. Nous étions traitées comme du bétail. Nous devions leur obéir au doigt et à l'œil, préparer à manger, faire le ménage, le lavage, nous occuper parfois de leurs enfants. Nous étions mal nourries, frappées, violées souvent plusieurs fois par jour, et par plusieurs hommes... Après quelques jours, ou semaines, nous étions vendues à un autre homme. Nous changions de maison, et à chaque fois, les mauvais traitements continuaient, et nous étions traitées encore comme des esclaves sexuelles. En tout, j'ai été vendue sept fois à sept hommes différents. À chaque fois, je me suis retrouvée entre les mains d'hommes dont le sadisme n'avait pas de limites. Pour vous donner une idée, ils mettaient du verre dans notre riz en nous disant que nous ne méritions rien de propre, rien de bon, et que tout ce qu'ils allaient nous donner, nous ne l'oublierions jamais... Il y a des histoires de femmes yazidies qui sont tellement horribles qu'elles ne sont tout simplement pas racontables.

Hadya – Le pire, c'est la violence exercée à l'encontre de nos enfants. J'avais déjà six enfants quand le génocide des Yazidis a commencé en 2014. Ma petite dernière n'était qu'un bébé de quelques mois.

Une fois, elle s'est mise à pleurer et je n'arrivais pas à la consoler. L'un des djihadistes a perdu patience et l'a arrachée de mes bras. Il l'a attrapée par les pieds, la tête en bas, il a pris son élan et l'a frappée contre le mur. Vous ne pouvez pas vous imaginer la panique et la détresse d'une mère. Les hommes d'ISIS frappaient allègrement nos enfants devant nos yeux, certains enfants ont été brûlés, d'autres tués, parfois en étant décapités. Certaines femmes sont devenues littéralement folles, et elles ne s'en sont jamais remises à ce jour. D'autres ont préféré s'ôter la vie, incapables de vivre avec tous ces mauvais souvenirs. Nous qui sommes ici, au Canada, nous sommes en sécurité, mais nos familles encore là-bas, elles vivent sous pression, elles sont en danger, et sont des victimes supplémentaires de ce génocide. Combien de femmes et d'enfants sont encore sous l'emprise d'ISIS?

**ML – Ne serait-ce qu'un, c'est beaucoup trop... Heureusement, certains ont réussi à s'échapper.**

Adeba – Oui, des femmes ont réussi à fuir, mais toujours au péril de leur vie. Ma mère, par exemple, a réussi à s'enfuir avec vingt-cinq autres femmes et filles, et trente enfants de moins de dix ans. Le plus jeune n'avait que dix mois, et elles ont dû lui mettre du papier collant sur la bouche pour éviter qu'ISIS entende ses pleurs. Pendant trois jours et trois nuits, elles ont marché sans arrêt à travers les montagnes du Singhar pour atteindre la frontière avec le Kurdistan. Elles ont rencontré tellement d'embûches, en plus d'avoir tant d'enfants fatigués, assoiffés et affamés ! Elles ont traversé, dans le froid et la noirceur, un petit lac où elles avaient de l'eau jusqu'aux genoux. Elles ont fait passer les enfants un à un. Elles ont porté sur leur dos des enfants qui étaient morts de fatigue et qui ne voulaient plus suivre. Elles ont finalement réussi à sauver

tout le monde. Cette histoire peut paraître héroïque, mais elle n'est qu'une histoire parmi d'autres, toutes de souffrances et sources de traumatismes.

**ML – Dilveen, vous restez bien silencieuse. Supportez-vous d'entendre leurs histoires ?**

Dilveen – Les histoires d'enfants me touchent particulièrement, mais peu importe ce que je ressens, il est maintenant trop tard. Tout ce que je pourrais vous raconter, toutes les histoires des Yazidis ne pourront rien changer à ce qui a été fait et à ce que nous avons vécu. ISIS n'a pas seulement fusillé tous les hommes le jour où ils ont débarqués dans nos villages, ils nous ont tous tués en même temps. Nous avons tous perdu des proches, alors que les Yazidis n'avaient rien fait à personne. Nous ne sommes pas un peuple violent, nous étions tranquilles, et seulement du fait que les musulmans extrémistes ne nous acceptaient pas, qu'ils voulaient que nous soyons comme eux, ils ont voulu nous exterminer. Mais personne ne peut changer les croyances des autres, les forcer à devenir ce qu'ils ne veulent pas et, surtout, ne sont pas. Seulement pour cette raison absurde, la vie de centaines de milliers de personnes a été détruite à jamais.

**ML – Vous-mêmes n'avez pas échappé à toute cette violence et votre récit est difficile à raconter. Si vous voulez, nous pouvons rester seulement toutes les deux.**

Dilveen – Je préfère, surtout que je deviens très émue lorsque je parle de mon père. De tout ce que j'ai vécu, malgré tout ce qu'ISIS m'a fait, la perte de mon père est ce qui me déchire le plus. Quand

nous sommes jeunes, nous avons besoin d'une figure paternelle. Mon père était pour moi comme le monde entier et je l'ai vu se faire tuer. Depuis qu'il n'est plus là, il y a cette place vide autour de la table qui me fait toujours penser à son absence. Comme ma mère le disait, nous vivons maintenant dans un pays sûr, mais pour moi, rien n'a changé. Son départ a laissé un immense trou en moi, je me sens seule, et ma vie n'a pas de sens. Je sens que j'ai tout perdu, que je n'ai rien...

**ML- Que vous rappelez-vous de ce jour qui a tout changé pour vous ?**

Dilveen – Je n'étais qu'une enfant, j'étais évidemment apeurée et je n'étais pas prête à me retrouver dans une telle situation. À part ma famille, à cet âge, je ne connaissais personne. Lorsqu'on m'a séparée de ma mère après seulement deux jours, comme elle l'a expliqué, j'étais au début avec quelques tantes, cousines et d'autres filles yazidies. Mais rapidement, ISIS m'a transférée dans un autre groupe où je ne connaissais aucune fille. Nous avons été emmenées, puis je me suis retrouvée avec trois filles dans un village en Syrie. Les hommes d'ISIS qui nous avaient prises en otage ont commencé à nous maltraiter. Nous étions battues ou agressées. L'une des filles avec qui j'étais n'a pas supporté tous ces mauvais traitements. Un soir, elle est allée aux toilettes et elle s'est ouvert les veines. Devant mes yeux, ils l'ont soulevée du plancher plein de sang et ils l'ont lancée comme un sac à ordures dans le bac à poubelle. Comment peuvent-ils traiter des êtres humains de la sorte, comme si nous étions des déchets de la société ?

**ML – Et non seulement, vous venez de perdre de façon traumatisante une camarade yazidie, mais vous vous êtes retrouvée entre les mains de plusieurs hommes.**

Dilveen – C'était un véritable enfer. Imaginez-vous, je n'avais que huit ans. Huit ans... Les combattants d'ISIS étaient tellement menaçants et violents. Il y avait un homme, entre autres, qui s'appelait Khalifa. Il m'avait choisie et il voulait me garder juste pour lui. Cet homme était très dangereux, plus que les autres. Il était très grand et avait une très longue barbe. Même s'il me faisait extrêmement peur, j'ai osé lui dire : « Si vous voulez faire quelque chose pour moi, je vais vous poser une question, et répondez-moi seulement. » Je lui ai évidemment demandé : « Où est ma famille ? » Il m'a répondu qu'il ne connaissait pas mon père et qu'il ne savait pas ce qu'il s'était passé. Je savais que mon père avait été tué, mais je lui ai indiqué à quel endroit nous avions été capturés, et je lui ai demandé d'aller s'informer pour moi. Il m'a répliqué que si je lui disais encore quoi faire, il me tuerait. Ne me demandez pas où j'ai trouvé la force de l'affronter, mais je lui ai répondu : « Si vous voulez me tuer, tuez-moi. » Il m'a frappée très fort, au point que ma bouche et mon nez ont commencé à saigner. J'ai quand même ajouté : « Si vous voulez me tuer, allez-y. » Il a continué à me battre sévèrement et m'a dit : « Veux-tu me demander quelque chose d'autre ? » Je ne sais pas comment, mais j'ai réussi à me lever, à me tenir debout, complètement en sang, et je lui ai répondu : « Je n'ai pas peur de vous, où est ma mère, où sont mes frères et sœurs ? » Il m'a dit : « Ils sont à Mossoul, je vais t'y amener. » Même si je ne pouvais pas le croire, je savais qu'il me mentait probablement, j'ai été heureuse un instant. J'ai su de cette façon que ma famille était vivante.

**ML – Que vous est-il arrivé par la suite ?**

Dilveen – Il ne m'a évidemment jamais ramenée à ma mère. Un autre gars d'ISIS est venu, il m'a emmenée avec lui, puis je me suis

retrouvée entre les griffes d'un autre homme, qui était, comme tous les autres, très brutal. Il ne me nourrissait presque pas, il me demandait de nettoyer, de faire à manger, et toutes sortes de corvées. Je devais lui obéir sans broncher. En revenant des réunions où il allait tous les soirs, il me battait toujours avec ce qu'il avait sous la main, des ceintures, des objets durs, ou sinon, à coups de claques ou de poing. À son retour, un soir, je lui ai dit que j'étais très malade, que je ne dormais plus, et qu'il devait m'amener quelque part parce que j'avais besoin de médicaments. J'étais très mal en point. Contre toute attente, il est allé m'acheter des médicaments. À son retour, il m'a ordonné de lui faire un thé. Sans y avoir pensé d'avance, j'ai mis tous les médicaments dans sa tasse de thé, et je l'ai servi. Il a bu et s'est endormi profondément sur sa chaise. À partir de ce moment-là, tout s'est passé très vite. Je savais qu'il avait un téléphone sur lui, alors j'ai réussi à l'extirper de sa poche, et je suis partie en hâte sans emporter ni eau ni nourriture. J'ai couru vers une autre pièce très proche où je savais qu'il y avait d'autres filles yazidies. Je leur ai fait signe, leur ai rapidement dit ce que je venais de faire et qu'il était temps ou jamais de s'enfuir. Il y avait trois autres hommes d'ISIS non loin, mais il faisait noir, alors les quatre autres filles m'ont suivie, nous sommes parties, et nous avons couru, couru, couru. Malheureusement, le téléphone que j'avais volé dans l'espoir d'appeler de l'aide était déchargé et cassé. J'ai dit aux autres filles qu'il fallait s'en débarrasser pour éviter d'être localisées. Je l'ai bien cassé, je l'ai jeté, et nous avons couru vers les montagnes. Nous sommes restées quelques jours dans les montagnes jusqu'à ce qu'on atteigne la frontière du Kurdistan. Nous avons fini par être secourues, et ramenées à notre famille. J'ai retrouvé ma mère, mes sœurs et mes frères. Un mélange de soulagement, de joie, et de tristesse m'a envahi. Il manquait mon père.

**ML – À un si jeune âge, réalisez-vous tout de même que vous avez été très éveillée, et courageuse ?**

Dilveen – Je ne sais pas si j'ai été courageuse. Ce que j'ai fait, je l'ai fait, c'est tout. Le dernier homme chez qui j'étais me battait tellement, j'avais tellement de douleurs, que je n'en pouvais plus. De toute façon, si je ne prenais pas le risque qu'il me tue pendant ma fuite, il était en train de me tuer à petit feu. Mon plan a fonctionné, mais maintenant, je dois vivre tous les jours avec ce que j'ai vécu. Je ne trouve plus la joie, je ne me sens pas en sécurité, où que je sois. Certes, je vis dans une maison entourée de ma famille, je mange tous les jours, je dors dans un lit, mais je n'arrive plus à dormir la nuit. Je fais trop de cauchemars, je crains que quelque chose surgisse dans la chambre, alors je me couche rarement avant quatre ou cinq heures du matin. Ce qui s'est passé est trop horrible, je ne pourrai jamais l'oublier, jusqu'à ma mort.

**ML – Je vois tant d'amour autour de vous maintenant. Vous ne pourrez sûrement jamais oublier le passé, mais arrivez-vous à en parler au moins à vos proches ?**

Dilveen – Dans cette maison, tout le monde a son histoire, tout le monde a sa propre souffrance, tout le monde arrive à parler de ce qui lui ait arrivé, mais moi, je n'y arrive pas. Je ne veux pas faire souffrir les autres, les blesser davantage. Je préfère garder ma douleur pour ne pas la transmettre et risquer d'en ajouter à ceux qui m'entourent. Lorsque j'en parle, j'ai l'impression de revivre les événements, c'est très douloureux. Je ne sais pas si un jour j'arriverai à aller de l'avant avec tout ce que j'ai vécu si jeune. Je ne pense pas...

**ML – Vous avez pourtant accepté de me parler aujourd’hui, sachant que votre histoire sera lue par de nombreuses personnes.**

Dilveen – Nous ne sommes que toutes les deux, et je vous aime bien.

**ML – Moi, tellement plus ! Enfin, vous venez de sourire.**

Dilveen – Je sais qu’il y a des gens bien autour de moi. Je parle à tout le monde, j’ai des contacts, mais je n’ai pas d’amis et je ne veux pas m’en faire. J’ai perdu ma seule amie entre les mains d’ISIS lorsque j’étais enfant, et je me suis jurée de ne plus m’attacher à qui que ce soit. Je sais que je n’ai que dix-neuf ans, que j’ai la vie devant moi, mais je ne pense pas à travailler, à me marier, à avoir des activités. Je n’y arrive pas. Je vais vous dire une chose : mon cœur est brisé, et je ne pourrai jamais le réparer.

**ML – N’y a-t-il pas tout de même quelque chose qui vous ferait ne serait-ce qu’un soupçon de bien ?**

Dilveen - La seule chose que je veux faire est d’aider les Yazidis, surtout les enfants orphelins qui se retrouvent dans des camps de réfugiés. Quand je regarde les vidéos sur Youtube, et que je vois tous ces enfants sans parents, je me vois en eux et je me sens interpellée. Je sais ce que ces enfants peuvent ressentir d’être privés de parents, et je connais la vie dans les camps puisque que nous y avons vécu un certain temps avant de pouvoir émigrer. Les conditions sont désastreuses. Mais le pire, c’est qu’ISIS fait encore des victimes tous les jours. Il faut faire quelque chose pour eux et pas seulement aller voir ce qui se passe dans les camps où des milliers de personnes sont entassées. Il faut prendre de vraies mesures pour mettre fin à cette

exploitation des Yazidis. Si j’allais en Irak aujourd’hui, je ne pourrais pas régler le problème de fond. Je ne suis pas dans les gouvernements pour régler cette situation. Qu’attendent-ils ? Depuis neuf ans ils savent ce qui se passe, et ils n’agissent pas. Comment peuvent-ils laisser un peuple se faire martyriser en toute connaissance de cause ? Pourquoi ne viennent-ils pas en aide aux Yazidis ? S’ils étaient intervenus et s’ils intervenaient maintenant, ils pourraient sauver encore beaucoup de vies, mais au lieu de cela, ils nous laissent nous faire massacrer.

**ML – Ce que vous ressentez le plus, c’est la colère ?**

Dilveen – Je ne suis pas en colère, je suis révoltée. Les Yazidis ont raconté leurs histoires de multiples fois, elles sont connues, mais rien n’est fait, rien du tout. Pensez-vous qu’ils auraient laissé cette situation dégénérer si des Français, des Américains, des Canadiens subissaient le même sort que nous ? J’aimerais juste que le monde voit une petite minute ce qu’ISIS peut faire. Juste une minute... Ils verraient qu’ISIS tue n’importe qui, les hommes, les femmes, les vieux, les enfants. La vie humaine n’est rien pour eux. Si vous alliez en Irak aujourd’hui, vous verriez que les os des victimes traînent encore sur le sol et vous verriez les fosses communes dans lesquelles les Yazidis sont jetés sans que les familles puissent les enterrer dignement. Vous verriez l’inhumanité totale.

# 2017

## DÉBUT DE LA VAGUE #BALANCETONPORC ET #METOO

SANDRA MULLER,

JOURNALISTE ET  
INSTIGATRICE  
DU MOUVEMENT  
#BALANCETONPORC

New York, État-Unis,  
juin 2023

Depuis plus de vingt ans, Sandra Muller est journaliste pour le quotidien La lettre de l'audiovisuel, qui traite des médias et des nouvelles technologies. En 2017, son tweet lancé dans la foulée de l'affaire Weinstein aux États-Unis a entraîné en Europe la vague du #Balancetonporc, suivi de celle du #MeToo dans le reste du monde.

**ML – Madame Muller, le mouvement Balance ton porc a eu l'effet d'un tsunami dans votre vie. Vous vous étiez pourtant juré qu'il était temps pour vous de prendre une petite pause et vous voilà encore prête à en parler. Qu'est-ce qui vous motive ?**

SM – Je parle de *Balance ton porc* depuis plus de cinq ans, mais c'est plus fort que moi : lorsque je reçois une demande, je finis presque toujours par dire « oui ». Je ne peux pas m'en empêcher. C'est comme ça.

**ML – Peut-être parce que les agressions contre les femmes sont loin d'être un problème réglé. Nous en parlons aujourd'hui, nous en reparlerons dans vingt-cinq, cinquante, cent ans, c'est un sujet sans fin. Alors, nous reparlons pour un tour ?**

SM – Bien sûr. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais m'arrêter.

**ML – Le 13 octobre 2017, votre vie a donc changé lorsque vous avez écrit un simple tweet en ajoutant à la fin #Balancetonporc, qui a été le déclencheur du MeToo français. Quelle était votre intention première en écrivant ce tweet ?**

SM – L'expression MeToo a été utilisée pour une première fois par Tarana Burke en 2007, lorsqu'elle a appelé publiquement les femmes à dénoncer leurs agressions sexuelles. Ensuite, il y a eu la vague des actrices hollywoodiennes qui ont eu le front de dénoncer le producteur américain Harvey Weinstein. Le soir où j'ai écrit mon tweet « Si toi aussi tu es victime d'agression sexuelle, réponds », j'ai ajouté à la fin #Balancetonporc. Ce n'était pas une mûre réflexion. En fait, je discutais au téléphone avec une amie journaliste et je lui racontais ce qui se passait à Hollywood avec ces actrices très courageuses, et je lui disais que nous, en tant que journalistes, nous n'assumons pas notre rôle si nous ne dénonçons pas à notre tour nos agresseurs. J'ai commencé à lui dire qu'il y avait vraiment des gros porcs dans le milieu du cinéma et du journalisme. Nous avons confronté nos expériences et c'est là que je lui ai dit qu'il fallait balancer ces porcs.

**ML – #Balancetonporc est vraiment une expression très française. Chez nous, au Québec, au Canada, nous aurions peut-être simplement écrit : #groscochon, ou #grosporc...**

SM – En tout cas, nous nous entendons pour dire que les agresseurs sexuels, ce sont des porcs des deux côtés de l'Atlantique ! En fait, ça veut dire beaucoup, « porc ». C'est quelqu'un qui ne peut pas se tenir, qui lance des paroles déplacées, vexantes, humiliantes, dégradantes, à l'égard des femmes. C'est celui qui se permet de nous frôler d'une main les fesses, un sein, ou de s'approcher beaucoup trop près dans

la rue, dans les transports ou dans des soirées, sans notre consentement. C'est celui qui humilie verbalement, qui agresse physiquement, qui viole. C'est peut-être brutal et vulgaire de dire « balance ton porc », mais c'est à la hauteur des violences subies.

**ML – Vous qui vivez à New York, mais travaillez pour un quotidien français, quand avez-vous vu arriver la vague anglophone du MeToo ?**

SM – C'est deux jours après mon tweet, le 15 octobre 2017, que j'ai vu vraiment arriver la vague du MeToo. L'actrice américaine Alyssa Milano a traduit mon tweet : « *If you've been sexually harassed or assaulted, write "me too" as a reply to this tweet.* » C'est à partir de ce moment-là que le mouvement est devenu viral aux États-Unis, avec des centaines de milliers de tweets de femmes qui ont répondu #MeToo en dénonçant leur agresseur ; du côté de l'Europe, #BalanceTonPorc a été repris par des dizaines de milliers de femmes.

**ML – Quand avez-vous réalisé que votre simple tweet avait causé une vague géante ?**

SM – J'ai écrit mon tweet le vendredi soir, et pendant la nuit, en me réveillant, j'ai regardé mon portable, comme je le fais toujours puisque je dors d'une seule oreille, ma famille et mon équipe étant en France. Ce soir-là, j'ai vu que mon compte Twitter avait été bloqué, un message m'avait été envoyé me demandant si c'était bien moi, et bien sûr, je ne me souvenais plus de mon mot de passe ! Quand j'ai fini par débloquent mon compte, j'ai vu qu'il y avait des milliers de messages et que c'était devenu viral. Tout le week-end, ça n'a pas arrêté de sonner. J'ai donné une première entrevue à David

Ben Haïm, de la station juive I24news en Israël. Je tiens à le citer parce qu'il avait fait une réelle analyse des trois premiers hashtags. Ensuite, les entrevues se sont enchaînées d'une manière dingue. J'ai bien compris que ma sortie sur Twitter avait eu des répercussions. Mon tweet aurait pu être un parmi tant d'autres, mais comme je jouis de la réputation d'être une journaliste très fiable, je travaille pour *La Lettre de l'audiovisuel* depuis longtemps, les médias m'ont prise au sérieux. Je crois qu'ils se sont dit : « Comment se fait-il que cette journaliste pète un câble soudainement ? Pourquoi dénonce-t-elle un agresseur ? » Habituellement, je suis discrète, je ne donne pas mon opinion et je fais dans le factuel. Ils n'ont pas remis ma parole en question.

**ML – Dans votre tweet, vous donnez le nom de votre agresseur, un patron d'une chaîne de télévision française qui vous a humiliée et agressée verbalement durant un congrès professionnel. Évidemment, lui a cherché à vous faire passer pour une menteuse. Aviez-vous prévu le contrecoup ?**

SM- Certainement pas, mais une amie m'avait prévenue que si je dénonçais mon agresseur, je risquais d'être dans de beaux draps parce qu'elle le connaissait et qu'il n'allait pas se laisser faire. Je lui ai répondu : « Je m'en fous. » J'étais prête à l'assumer. Mon agresseur, Éric Brion, le patron d'Équidia, celui que j'ai dénoncé, m'avait dit en public : « Tu as des gros seins, tu es mon type de femme. Je vais m'assurer de te faire jouir toute la nuit. » Dès que j'ai balancé son nom, il m'a sommée d'enlever mon tweet, mais moi, je ne l'ai jamais retiré. Le retirer aurait été nier ma parole, désavouer ce que j'avais vécu et laisser croire que j'avais menti, ce qui n'était pas le cas.

**ML – Votre agresseur vous a rapidement mise en demeure, puis vous a poursuivi en justice pour diffamation et vous êtes passée devant trois instances judiciaires. Comment avez-vous traversé cette période où vous avez dû vous défendre ?**

SM – Ça a été fatiguant, bien sûr, et la bataille a été longue. D’abord, il a gagné en première instance sur ses accusations de diffamation, mais la cour d’appel m’a relaxée en mars 2021, puis j’ai gagné en Cour de cassation en France. Mais pendant tout ce temps, il a fallu beaucoup de force, et aussi de moyens, pour faire valoir ma parole. Ces poursuites ont eu de l’impact sur ma vie personnelle et professionnelle, mais jamais je ne serais revenue sur ma parole, et à ce jour, je n’ai jamais retiré ce tweet. Je l’assume pleinement.

**ML – Votre agresseur vous a poursuivi pour diffamation, mais en retour, pourquoi ne l’avez-vous pas poursuivi pour agression ?**

SM- Ce n’est ma mentalité. Moi, je dis ce que j’ai à dire, je n’ai pas d’argent ni de temps à perdre. J’ai deux enfants, je vis à New York, et je venais de faire face à trois procès en France. Je n’allais pas en ajouter un quatrième. À la place, je lui ai répliqué en publiant le livre *Balance ton porc*<sup>1</sup>. Lui, malgré le fait qu’il a perdu en Cour de cassation, il n’a pas lâché prise. Il a publié de son côté le livre *Balance ton père ; lettres à mes filles*<sup>2</sup>, dans lequel il se fait passer pour une victime. Dans son livre, il cite mon nom cent vingt-cinq fois. Il dit que j’ai ruiné son nom et sa réputation. C’est quand même étrange qu’il ait senti le besoin de se défendre dans ce livre s’il ne se

---

1. Sandra Muller, *Balance ton porc*, Paris, Flammarion, 2018.

2. Éric Brion, *Balance ton père*, Paris, JC Lattès, 2020.

sent pas responsable et se montre en victime. J’aurais aimé que des journalistes relèvent ses contradictions, mais malheureusement, ça n’a pas été le cas.

**ML – Lorsque votre agression est survenue, avez-vous ressenti le besoin d’en parler ?**

SM – Mes proches me disent que j’en ai parlé tout de suite, mais moi, je ne m’en souviens pas. C’est le propre des traumatismes, et pas seulement pour des traumatismes physiques. Ça arrive quand nous voulons enfouir quelque chose qui nous gêne, qui nous dérange, et qui nous donne ce sentiment de honte. Je ne me souvenais pas de tous les détails de ce qui s’est passé. J’ai dû effectuer des recherches et même à l’heure actuelle, c’est encore flou. Une simple agression verbale peut vous faire sentir très mal, à ne plus savoir ce qui se passe autour de vous.

**ML – C’est comme un blackout...**

SM- C’est ça ! Je n’ai jamais utilisé ce mot, mais c’est exactement ça. Ce qui m’a sauvé c’est que je parle, que je ne garde pas grand-chose pour moi, ça me libère.

**ML – Le mouvement MeToo a permis aux femmes de s’exprimer et de libérer la parole. La déferlante de témoignages d’agressions, et ce à travers le monde, était impressionnante. Selon vous, qu’est-ce que cela révèle de nos sociétés?**

SM- En fait, il n’y a pas de critères pour être victime de harcèlement ou d’agression. Que tu sois vieille, jeune, moche, petite, grande, ça peut arriver à toute femme de faire face à des comportements

déplacés de la part des hommes. C'est normal que beaucoup de femmes se soient reconnues. Avec les premières sorties publiques sur les réseaux sociaux, le procès de Weinstein, l'occasion s'est présentée et les femmes ont eu envie de dire, de se libérer d'un poids caché souvent depuis des années. Plusieurs amies m'ont parlé de ce qu'elles avaient vécu, même ma mère m'a révélé qu'elle aussi n'y avait pas échappé. Et je ne compte plus les témoignages de femmes, mais aussi d'hommes, que j'ai entendus. Je recevais un nombre incalculable de messages pour me raconter des histoires ou encore pour demander conseil. Mais moi, la seule chose que je peux faire, c'est d'écouter. Je ne suis pas habilitée pour leur dire s'il faut poursuivre ou non leur agresseur. Je leur conseille souvent de consulter un psychologue, de se tourner vers des centres d'aide ou des avocats. Le plus important, je crois, c'est de ne pas ignorer.

**ML – Vous venez de le rappeler, les femmes ne sont pas les seules à être victimes d'agressions. Avez-vous une idée de l'ampleur des agressions chez les hommes ?**

SM – Je n'en sais rien, mais j'ai entendu de nombreux témoignages d'hommes. L'un d'eux m'a beaucoup marqué. J'ai connu un jeune homme de 14 ans qui a été violé dans les toilettes d'un bar. Il s'appelle Quentin, ses parents venaient de lui accorder sa première sortie et il a été coincé. Il a été obligé à faire une fellation pour pouvoir sortir des toilettes. Il m'a tout raconté et je savais qu'il disait la vérité. Il m'a confié qu'il ne l'avait pas dit à ses parents parce qu'il aurait été privé de sorties. Il culpabilisait tellement. Cette honte et cette culpabilité que ressentent les victimes, ça ne s'invente pas. C'est le jour où il y aura autant d'hommes qui parleront que de femmes que nous aurons réellement libéré la parole concernant les agressions.

Certes, le mouvement MeToo est un mouvement féministe, mais il faut inclure tout le monde, les hommes, les gays, les enfants. Nous tous.

**ML – Ce mouvement a quand même été critiqué. Il y a eu des sorties médiatiques de grandes personnalités, dont celle de Catherine Deneuve qui n'est pas passé inaperçue. Selon ces critiques, le mouvement allait trop loin : il était normal de se faire draguer, que les hommes aient envie des femmes, et il ne fallait pas leur faire peur. Avez-vous été surprise d'entendre de tels propos ?**

SM- Ces personnalités connues qui ont fait des sorties contre le mouvement MeToo à ses débuts se sont positionnées dans le camp des hommes. Un homme qui séduit une femme, qui la courtise, c'est différent d'un mec qui drague. « Dragner » ne devrait pas d'ailleurs, être un verbe de notre vocabulaire pour parler de la séduction. C'est un mot péjoratif parce que ceux qui draguent dans le métro, dans la rue, qui collent, qui nous suivent, qui essaient de se frotter, de se rapprocher sans notre consentement, ce n'est pas comme s'ils nous faisaient la cour. Les femmes de l'époque de Catherine Deneuve, qui a présenté, à demi-mot, ses excuses pour avoir critiqué le mouvement MeToo, n'avaient pas les mêmes enjeux que nous. Ces femmes militaient pour la libération sexuelle, alors que notre génération, qui bénéficie d'une certaine libération sexuelle grâce à leurs combats, en est maintenant rendue à se battre pour sa protection. La liberté sexuelle ne veut pas dire que nous pouvons sauter qui nous voulons, quand nous voulons, et comme bon nous semble. Non, il faut mettre fin aux violences sexuelles tant physiques que psychologiques.

**ML – Le mouvement MeToo a amené une nouvelle génération de femmes à militer pour dénoncer le sexisme et les autres violences faites aux femmes. À travers ce mouvement, les jeunes féministes soulèvent aussi le débat sur les questions de racisme, d’homophobie et de genre. Que pensez-vous de cette nouvelle forme de féminisme, dite plus inclusive ?**

SM - Je crois que pour arriver à une société égalitaire, il faut qu’on fasse place aux minorités. Je m’intéresse beaucoup aux droits LGBTQ+, notamment à ceux des trans. Deux personnes autour de moi sont en transition, et je leur ai dit honnêtement que j’avais du mal à passer du « il » au « elle ». À une autre époque, l’une d’entre elles aurait été vue comme une « grande folle », comme on disait, mais elle m’a fait comprendre qu’elle est une nana comme moi et que, simplement, elle n’est pas née avec le bon sexe. Mon autre copine a les mêmes sensibilités féminines que moi et ce n’était pas surprenant qu’elle veuille changer. Ces femmes sont des nanas comme nous, et nous nous devons de les traiter comme elles sont et de les inclure dans nos luttes. Je crois que ce sont les prochains changements de société et un jour, ça fera partie de nos mœurs.

**ML – D’ici là, si on regarde ce qui se passe ailleurs sur la planète, on constate que les droits des femmes continuent d’être bafoués et violés. Dans de nombreux pays, il est encore beaucoup question de violence domestique, de féminicide, d’esclavage sexuel, ou encore du viol volontairement instauré comme arme de guerre. Comment pouvons-nous faire pour que la voix de ces femmes victimes de violence soit elle aussi entendue ?**

SM – Ce n’est pas simple, mais plusieurs gouvernements et l’ONU

s’intéressent à la question parce que les viols ne sont pas que des viols, ce sont des crimes de guerre au même titre que tuer quelqu’un. Ils sont commis pour montrer sa domination, humilier son adversaire, affaiblir son opposant. C’est horrible, et c’est la preuve qu’il faudra plus qu’un mouvement MeToo pour parvenir à mettre fin aux violences faites aux femmes.

**ML – Ce ne sera pas facile, d’autant plus que le dernier mouvement MeToo semble déjà s’essouffler. Avez-vous la même impression?**

SM - J’ai l’impression que c’est peut-être un peu moins la « mode » ou dans l’air du temps, mais que c’est toujours récurrent. Il y a toujours une affaire d’agression qui surgit, où un prédateur est soit dénoncé sur la place publique, soit poursuivi en justice. Je me dis que le jour où le mouvement MeToo s’essoufflera pour de bon, ce sera bon signe. Cela voudra dire qu’il n’y aura plus de cas à dénoncer. Mais comme ce mouvement est devenu un phénomène de société, qu’il en est question dans des séries, des films, des livres, le risque est que les gens soient lassés d’en entendre parler. Ma réflexion actuelle porte sur l’angle avec lequel aborder la question pour continuer à faire avancer la cause. Tout ce que je sais pour le moment, c’est qu’il ne faut pas relâcher la pression.

**ML – Et comment ? C’est la grande question que nous devons toutes nous poser. Comment faire pour continuer à dénoncer les agresseurs pour nous protéger ?**

SM- Nous pouvons faire avancer le sujet au niveau politique, même s’il y a une limite. En France, par exemple, il y a eu beaucoup d’intellectualisme autour du mouvement #Balancetonporc. Le

gouvernement a fait ce qu'il a pu pour mettre des mesures en place, comme la loi Schiappa qui renforce les actions contre les violences sexuelles. Il y a aussi eu des initiatives privées. Aux États-Unis, le président Biden a apporté certains changements, notamment en changeant la loi pour qu'on ne puisse plus signer un NDA<sup>3</sup>, c'est-à-dire un accord de confidentialité, dans le cadre d'une violence sexuelle, d'une agression ou d'un viol. Cela dit, nous pouvons aller encore plus loin, nous pourrions instaurer des cours de civisme dès le plus jeune âge, par exemple, mais il vient un moment où il doit y avoir des prises de conscience individuelles pour voir comment nous pouvons faire une différence.

**ML – Et vous ? Avez-vous l'impression d'avoir fait une différence en écrivant votre #Balancetonporc ?**

SM- Je ne sais pas. Il fallait quelqu'un qui parle, que le tweet soit lu, mais que ce soit dit d'une manière assez trash comme je l'ai fait. Il faut utiliser des mots forts, comme le mot « porc », pour que ça frappe fort. Les Américaines nous envient d'avoir osé traiter les prédateurs de « porcs ». Elles m'ont dit : « Vous, vous allez bien plus loin. » Au moment où l'on fait le choix de ne pas garder le silence, de ne pas garder l'anonymat, c'est parce qu'on a vraiment le goût de tout balancer, de tout déballer pour dire qui a fait quoi. Je crois que dans ce sens, j'ai fait une différence, surtout en France, même si je l'ai fait à partir des États-Unis. Le président français Emmanuel Macron m'a même reçue. Mais j'ai davantage eu le sentiment d'avoir fait une différence quand *Time Magazine* m'a incluse parmi d'autres consœurs comme étant les personnalités de l'année 2017.

**ML – Dans ce magnifique dossier du *Time*, vous êtes présentée comme l'une des briseuses du silence. Avec le recul, réalisez-vous l'impact que vous avez eu ce jour-là avec un simple hashtag ?**

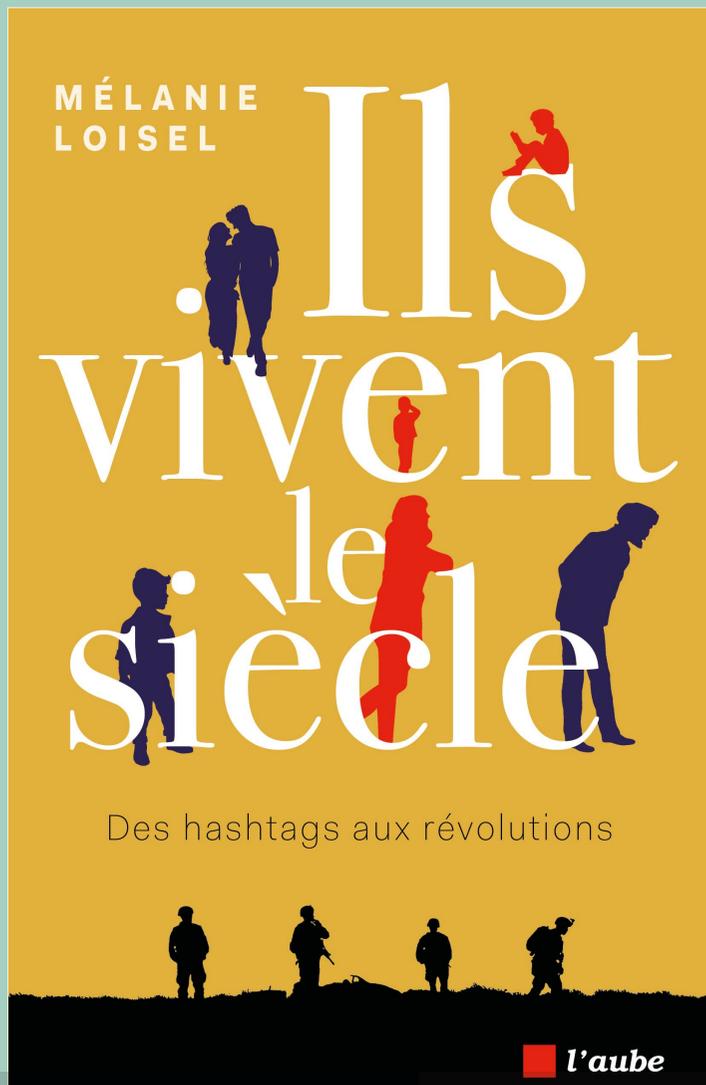
SM- Plus j'y pense, plus j'ai l'impression que c'est ma personnalité qui a fait une différence. Depuis que j'ai tweeté, je suis toujours restée là, je suis restée loyale, j'ai répondu aux victimes, je me suis battue contre mon agresseur, et je continue d'être là. Je ne peux pas m'en empêcher. Même si j'essaie de mettre de la distance, de moins suivre ce qui se passe, c'est impossible.

**ML – Si vous aviez un autre message à écrire aujourd'hui, peut-être un peu plus long qu'un tweet, qu'aimeriez-vous dire ?**

SM- J'ai d'abord envie de dire aux prédateurs qu'ils se calment et qu'ils prennent en compte les sentiments des femmes. Ils ont besoin d'être éduqués sur le respect à l'égard des femmes pour réaliser qu'il n'est pas permis de rire sur tout, et pas sur n'importe qui. Aux femmes, j'ai envie de dire qu'elles ont le droit de se demander si elles ont la force d'aller jusqu'au bout. Elles ne sont pas obligées de dénoncer, de poursuivre leur agresseur. Elles doivent bien analyser si elles ont les ressources tant financières que psychologiques pour passer à l'action, parce que leur vie va être chamboulée. Moi, je ne peux pas conseiller aux femmes d'y aller ou de ne pas y aller, ce sont des choix personnels. Mais si elles décident de ne pas le faire, elles ne doivent pas se culpabiliser, et si elles y vont, qu'elles sachent que le parcours sera parsemé d'embûches et qu'il sera périlleux.

---

3. Non disclosure agreement.



En librairie au Canada  
le 19 mars 2024

 **l'aube**

ÉDITRICE

Manon Viard



**Contact presse (Canada seulement) :**  
Gabrielle Cauchy  
DIFFUSION DIMEDIA  
514 336-3941 poste 229  
gabrielle.cauchy@dimedia.com

SUIVEZ-NOUS SUR



**ÉDITEUR**  
**ENGAGÉ** UN MONDE  
À RACONTER

Le programme exhaustif de nos publications  
est à retrouver sur [www.editionsdelalube.com](http://www.editionsdelalube.com)

HARMONIA MUNDI  
*livre*